

SAINT MICH'



XIRADAKIS : LES YEUX PLUS GROS QUE LE VENTRE ?

Six enseignes en moins de cent mètres. Et un seul patron : Jean-Pierre Xiradakis. Parti de rien, avec un local acheté une bouchée de pain, l'homme a conquis presque toute la rue de la Porte-de-la-Monnaie. « Xira » est le chef de ces bonnes tables où le tout Bordeaux bourgeois vient s'encanailler dans le quartier. Derrière la success-story, le personnage fait parler. Entre ambitions immobilières et amour d'une cuisine qui sent bon la truffe. ■ Page 21

LE MAG

Numéro annuel • Gratuit • Février 2012 • www.saintmich.fr

www.saintmich.fr

DOSSIER : LE GRAND CHANTIER ■ Pages 6 à 11

LA PLACE AU SUPERMARCHÉ



LE MYSTÈRE DES MOMIES ■ Page 14

MÉMOIRES DE LA GUERRE D'ALGÈRE ■ Page 16

UN QUARTIER DE GAUCHE ASSIÉGÉ PAR LA DROITE ■ Page 18

QUAND LE CORPS RETOURNE AU BLED ■ Page 19

UNE NUIT DÉCRYPTÉE : SAINT-MICH' BY NIGHT



De la salsa au flamenco, d'un verre à l'autre et au gré des rencontres, le quartier se découvre une fois la nuit tombée. Récit d'une nuit plus éthylique qu'idyllique. ■ Page 12

SOMMAIRE

Louise Wessbecher
Directrice de la rédaction



PAGE 4

- Quand Saint-Michel se bouge
- Kurdes de Bordeaux
- Le mouille-cul & la mouquiere

PAGE 6

Dossier

« **Le grand chantier** »

- La rénovation en 10 questions
- L'interview exclusive d'Alain Juppé
- Saint-Mich' c'est chic
- Exit le marché place au supermarché
- L'ancien lifting
- La gueule du bois
- Au 39 rue de la Fusterie

PAGE 12

- Saint-Mich' by night
- Les bals tradis

PAGE 14

- Le mystère des momies
- Entrée des artistes
- La traction de Didier

PAGE 16

- Mémoires de la guerre d'Algérie

PAGE 18

- Un quartier de gauche assiégé par la droite
- « Saint-Michel ce n'est pas le Bronx ! »
- Quand le corps retourne au bled

PAGE 20

- J'ai testé un cours de Krav maga
- Le quai des sports fait le plein
- Xiradakis et le chaudron

PAGE 22

- Rénovation : conséquences sur les écoles
- L'armée des ombres
- Mariage oriental : le juste prix ?

PAGE 24

- L'Écossaise et son carnet
- Ils étaient sur l'affiche de la mairie...

AVANT



Deux vues de la place Meynard à un an d'intervalle. Le déplacement du marché est le premier signe visible des mutations du quartier. Exit les drouilleurs et les chineurs, place aux ouvriers. L'incontournable lieu de rencontre s'est transformé en simple lieu de passage.

APRÈS



GILLES, LE BATTANT

Joueur de foot, assistant maternel ou maçon, Gilles a connu plusieurs vies avant la brocante

« Dans une nuit du Village Secret Michel, j'ai l'impression d'être tout le monde en passant. Les scientifiques nous offrent une grande liberté »

Griffes Distiguin a aujourd'hui une vie rangée, sans écarts de conduite, épouse, sage-femme cadre à l'hôpital Pellegrin. Son fils est installé comme kiné à Saint-Augustin et il est même grand-père, depuis deux ans et demi, d'une petite Chloé. Enfant, sa vie n'a pas toujours été rose. Loin de là. Né dans la rue, dans l'un des cent les plus pauvres d'Issoudun, dans l'Indre, il a quitté sa ville natale à la mort de son père en février 17 ans je suis parti jouer au foot en Gers à Oloron. Au départ, le jeune homme y menait une vie de délinquant. « Pour vivre, je me démençais, j'ai acquis de façon très honteuse, j'ai joué des "bottes brulées" », dit-il.

Captaine de l'équipe junior, Gilles a foulé les terrains de National durant deux ans avec Cubé. Il émit peut-être pour jouer, une fièvre. Il aime la dépense physique, le déplacement. Le sport a été quelque chose de très important dans sa vie, comme Yannick, son fils. *Quand Yannick jouait, il a même entraîné l'équipe de Gers pendant deux ans.*

Par Guillaume Huault-Dupuy

grands ont une lisière dans le jardin, se
lent Yannick. *Mais j'en ai très bien conscience.*
Il a appris la situation au 1er, avec son
père meurt et son frère-père meurt.
Gilles s'épanouit en aidant les per-
sonnes dans le besoin. C'est ainsi qu'en

« J'achète 90% de mes objets sur la place St-Michel »

cette chute, il ne pouvait pas reprendre la majeure partie et il a dû tirer un trait sur le foot, se souvient Yannick. Ce l'a coûté mais il a une capacité à faire le deal avec vie. Ça a été comme un défi. Il n'a pas perdu pied et est pour un job dans la continuité, celui de brocanteur. « Il a des mains faites pour ça, affirme

**90% de
ts sur la
Michel »**

Marie-Ange, 41, a toujours été attirée par les choses qui ont une histoire, un passé. « Il s'est naturellement tourné vers l'enfance et l'art populaire, par passion », a précisé 20 % de nos lecteurs sur le plus Saint-Michel et je les retrouve dans mon atelier à la campagne, précieuse Gilles. Je remplis le cadre de ma collection avec 20 à 40. Les gens qui s'attardent sur son stand sont des trentenaires à peu métalliques, en famille ou non. Ils retrouvent ici des morceaux de leur enfance.

Les marchands du Passage Saint-Michel commencent Gilles depuis son premier essai de sept mois, en 2010. « Je l'ai vu bien faire qui s'est guéni d'un de singe à qu'il ne trouvait au bout des choses. Dans sa passion, c'est quelqu'un d'innocent, lâche son voisin le stand, Robert Vassier. C'est un battant, qui renforce vie à tous ses objets ! »

Gilles ne regrette rien de son parcours et apprécie d'être là où il est. « C'est un plaisir à voir une petite partie de plaisir, je me rappelle comme un petit profit », apprécie Gilles. Je compte pour 2020 à par moi, ce qui me fait que 200 € net. Ce n'est pas énorme mais je me suis fait je n'ai plus de charges, familiales et ma femme a une bonne situation. Je n'ai installé depuis cette année de manière permanente au Passage Saint-Michel, il compte bien profiter d'une vie apaisée. ■

Brocanteur par « accident »

Pendant vingt-cinq ans, Gilles a travaillé comme un acharné à restaurer des bâtons fugués pour le reprendre à un meilleur prix. Mais, en 2006, le destin lui joue un tour. Alors qu'il travaille sur la rénovation de la septième maison, il fait une chute de quatre mètres et se retrouve avec une jambe en miettes. « Pendant trois mois, je suis resté dans deux ou trois lits rotatifs. Pour me soigner, j'ai commencé à recoudre de vieux objets et à réfléchir », raconte-t-il. Rapidement, Gilles est contraint de changer de trajectoire... (Agnès)

L'âme sœur comme catalyseur

n'ont tous jamais renoué en 1977, quand s'était en jeu de millions. Il avait pour intention que chacun le mène de manière autonome. Il avait des affaires de banque pour développer son empire, explique Marie-Ange, sa femme. À partir de ce jour la vie de Gilles a commencé à changer. Peut-être, il s'en est posé.

En 1981, il achète sa première ruine avec sa femme à Saclay et commence à la retaper. Rapidement, Marie-Ange donne naissance à un fils. «*Pas trop*

Directrice de la publication :
Maria Santos-Sainz
Directeurs d'édition :
Philippe Lespinasse, François Simon,
Jean-François Brieu, Jean-Charles Bouniol
Directrice de la rédaction :
Louise Wessbecher
Rédacteurs en chef :
Auréli Dupuy, Agathe Guilhem, Guillaume Faure

Secrétaire de rédaction :
Maxime Le Roux
Directeur artistique et conception graphique :
Cyril Fernando
Rédacteurs :
Maire-Alix Autet, Julien Baldacchino, Anaïs
Bard, Romain Baruoq, Marc Bouchage,
Anissa Bourmiedou, Brune Daudré, Bastien
Decuinck, Aurélie Dupuy, Béatrice

Fainzang, Guillaume Faure, Mickaël Frison, Agathe Goisset, Julie Gonnert, Julien Gonzalez, Agathe Guilhem, Vanessa Hirsion, Guillaume Hualut-Dupuy, Adrien Larelle, Maxime Le Roux, Ange Claudia Liperni, Sandra Lorenzo, Jérémie Maire, Caroline Motte, Jean-Baptiste Pattier, Laurent Pomet, Marthe Rubio, Louis Sibille, Nastassia

Solovjovas, Louis Thubert, Ludvine Tomasi,
Ugo Touro, Julien Vallet, Louise Wessbecher,
Louisa Youssi.
Merci à tous les habitants de Saint-Michel
qui ont accepté de nous répondre.
Numéro spécial Imprimatur
ISSN 0397-058X

ROC'

Annick Pichard

« Après une maîtrise de Lettres et une licence d'Histoire, j'ai exercé des métiers divers qui me plaisaient peu. J'ai alors commencé à faire des maillots pour un antiquaire, jusqu'au jour où j'ai eu une allergie aux produits chimiques. Je ne pouvais plus travailler. Je me lancerais sur moi-même soit je me soignais plus, soit j'étais... Un jour, une vieille marchande m'a conseillé d'acheter un lot de vieux costumes pour les revendre. Depuis, je suis locataire d'un spécialiste dans les vêtements anciens. Ce qui m'intéresse le plus, c'est leur histoire. J'ai un stand ici depuis 17 ans. Mes plus vieux vêtements datent du XVIII^e siècle. Les costumes masculins car il est lié à l'histoire de l'homme. Le fait qu'il soit souvent mâle, que l'envie



le point de la poitrine qui l'a révolté, le soin qu'elle y a mis, le penne au nombre d'heures de travail. Il faut savoir que jusqu'au XVIII^e, le linge valait plus cher que les monnaies. Cela plaît aussi bien aux jeunes, pour leur dégoûtment, qu'aux vieux, qui l'attachent au décoration ».

Bertrand Gaultier

« C'est veut des amis qui m'ont conseillé de m'installer au Passage Saint-Michel. Ils m'ont précisé que le lieu était assez fréquenté. J'ai donc mis l'opportunité, point : essayer. En plus, le prix des statuts est correct, à charge pour le marchand de l'installer à sa manière. Je paie environ 300 euros de loyer. Je réalise de

ou l'oubliez-Lautrec, un peu de peinture, mais je suis principalement de la gravure. J'ai un secret qui plaît beaucoup, c'est la gravure bédoune. A ma connaissance, je suis le seul à en faire en Aquitaine. Je suis également engagé dans un programme d'enseignement de la gravure dans les petites écoles et les collèges. En dix ans, j'en ai écrit plus de 150. Je suis issu de l'École des Beaux-Arts de Bordeaux, où j'ai fait la spécialité gravure qui nécessitait un très bon niveau de dessin. Mais même avec ce diplôme reconnu, il m'a été très difficile de vivre de mon art. Le gros problème de l'artiste est qu'il a besoin d'être exposé dans une galerie, de préférence à Paris. Dans ce métier, il faut vraiment s'attacher à obtenir une bonne reconnaissance et ça fait 25 ans que je m'y attèle. Tout le monde voitait que je n'étais au Passage plus longtemps mais je m'en vais quand même, cet été prochain ».



Jean-Louis Poirier

« Il y a une quinzaine d'années, je peignais des lettres, je réalisais des plaques à la main, des vitrines pour Noël, je décorais des voitures. Et puis, avec l'arrivée des autocollants, on n'a plus du tout travaillé manuellement, la machine a tué le professionnel. Ce n'était pas le métier rêvé, ça me mettait stress plus. J'ai toujours aimé mais sans prendre conscience que j'en ferais un jour mon gagne-pain. Je possédais un grand hangar à Béziers, je l'ai transformé en boutique. J'ai commencé par vendre mes propres affiches, ça m'a valu. C'est dur de se débarrasser des objets auxquels on tient, mais plus le temps passe, moins on s'y attache. À l'époque, j'étais un peu ébriolé, je travaillais la semaine à Béziers et le weekend sur la place Saint-Michel. C'est là que j'ai appris le métier, petit à petit, un tas. Sentant que j'y compris rien ! Près d'un an et demi écoulé, j'ai fait ça



un jour j'ai déclaré mes activités en 2000. Apparemment, pour rentrer au Passage Saint-Michel, il fallait déboursier deux, trois millions de francs (300 000 à 450 000 euros). On s'achetait un stand ! Ce droit d'entrée a été supprimé en 2006-2007. Avec la crise, plus personne ne pouvait se permettre une telle dépense. Désormais, on paie juste un droit de location d'emplacement. Ça fait quatre ans que j'ai mon stand ici et je suis maintenant président de l'association du Passage Saint-Michel. »

Évelyne Weinberg

« Avant de travailler dans la brocante, j'ai eu un tas d'autres métiers, notamment de la vente médicale. Comme beaucoup, je suis venue à ce métier par hasard. On a tous des parcours atypiques, on ne naît pas en voulant devenir brocanteur. Ce qui nous rassemble est un amour pour



les beaux objets et, de client, on devient marchand. Mon installation au Passage Saint-Michel s'est faite naturellement, quand je suis devenue copropriétaire de l'immeuble, en août 2011. Je n'étais pas bretonne avant ça, c'est très récent. Ici, c'est ma vitrine. Je suis plutôt spécialiste dans les années 1900 à 1970, le mobilier et les objets XX^e siècle. Mais il suffit qu'un objet me plaise pour que je l'achète, sans trop me soucier de son époque, parce qu'en à ma clientèle très divers. En tant que propriétaire des murs, je n'ai pas de rôle particulier. Je suis simplement trésorière de l'association du Passage Saint-Michel, depuis mai. En principe, je ne fais que gérer les salaires des courtiers, payer les charges. Au Passage, il y a pas mal de murs-œuvres, ça va en vient. Certains sont là depuis très longtemps, d'autres défilent. Chaque bretonneur a un profil différent et on se complète bien ».

Réalisation de courts-métrages, entraide aux Algériens, apprentissage de la capoeira. Une centaine d'associations font vivre chaque jour le quartier. Coup de projecteur sur trois d'entre elles.

Par Caroline Motte & Agathe Guilhem

de directeur pédagogique et tournant artistique. Grâce à Stéphane Alliez, ses talents à capuche et ses albums des Foo Fighters, le *Clam* devient rock'n'roll. Et attention, le Monsieur sait de quoi il parle. Il a passé deux années à sillonner les routes d'Europe avec Ron Thak, aujourd'hui membre des Guns N'Roses. Essayez du peu.

Un brin trop appliqués

Au Cnam, on ne fait presque pas de différence entre les élèves et les maîtres. Tout le monde se discute, et l'ambiance détendue fait parfois oublier que l'école forme des professionnels. On apprend le comportement scénique, mais aussi à ressentir la musique lors de cours où l'on chante et théâtrise. Les cours les plus scolaires, comme le collage cythonique et harmonique, sont encore là, mais même les plus métalliques ne s'en plaignent (presque) pas. Alors, là, est fin de blues. Le bassiste (guitarière) a bien compris l'intérêt de ces cours théoriques : « En 4 mois, je me suis pris 6 années de culture musicale dans la tranche. Moi, je ne veux

pour être sûr que nous en venions à bout. Je veux protéger tout de suite, du début au milieu, le réalisme et le sérieux, un brin trop appliqué, l'élève de première année est, pour Stéphane Allaire, à l'image de ses camarades musiciens : « Les élèves sont très bien, très polis, arrivent à l'heure. Nous ce qu'on aimerait c'est qu'ils se lâchent un peu, qu'ils croient valoir leurs pontificats. Qu'ils retrouvent un côté sauvage. Ce n'est que quand ils arrivent à faire ça qu'ils sentent de vrais musiciens ». De là à décrire sa guitare sur scène ou retourner une charnière d'instru après un concert, le Gains n'en est pas encore là. Pour l'instant, il est des choses précieuses pour ça après l'heure du goûter, mais ça, l'histoire ne le dit pas. ■

LE TOUR DU MONDE EN 500 FEMMES

Par Ludivine Tomasi

Passer la porte de l'association «Promo-Femmes», c'est comme prendre un bon bol de mistiél. Cinquantes femmes de 65 nationalités différentes, 5 salariées et une soixantaine de bénévoles s'y côtoient. Cours de français, couture, cuisine, gym, salon de thé, groupes de paroles : à l'accueil de l'association, le secrétaire arbore des classeurs remplis d'inscriptions. Sur les fiches, des noms à consonance arabe, turque, africaine ou slave. Qui sont les femmes de «Promo-Femmes» ?

soit devenue un observateur inédit.

« Depuis dix ans, trois ans, on voit de plus en plus les femmes arriver de l'étranger et de l'Est. C'est une généralisation, mais c'est une évidence. Elles y ont travaillé et émigré, c'est plus évident qu'ailleurs. On constate à Alia Zouali, la directrice. Autre évolution manifeste : la scolarisation, en hausse. Les femmes s'inquiètent aussi de la vie bordelaise. Il y a un mois, elle ont beaucoup parlé du déplacement du marché. Pour celles qui vivent dans le quartier, l'association constitue un relais : on elles ne sont pas très nombreuses à s'occuper de la vie du quartier et des réajustements liés à la vie financière ».

Avec d'autres, le partage se maîtrise, pourant les bénéficiaires à s'enrichir de l'échange. Qu'il soit pratique ou existentiel. Le mardi après-midi, Merve Asar met à disposition ses « sacs de cotonnade » à la même endite, quelques jours plus tard. Merve, mariée de médecin libéral,

confait à Sylviane sa « peur des représailles ». En tout cas, sur les bénévoles et les salariés, l'effet est immédiat. « Quand je suis arrivée, je ne savais pas où je mettais les pieds. Aujourd'hui, j'ai l'impression d'être dans un aéroport », lit-elle. Virginie Chazal, la secrétaire. Un aéroport où, pour voyager, les papiers ne sont pas obligatoires. ■

L'INSERTION PAR LA GLISSE

Cheveux longs, plaqués sur la nuque, petites lunettes et tee-shirt coloré. Benoît Rambaud est

Par Ugo Touro

À qui Surf Ingestion
s'adresse-t-elle en priorité ?
Aux jeunes des villes et des camps

qu'on partait pas en vacances. On leur propose de s'approprier à travers les missions de l'association, un territoire qui est aussi le leur : le littoral aquitain. Nous leur expliquons que dans le Bordelais, c'est en fait 20% de jeunes sans territoire d'habitat, 20% de jeunes sans territoire d'habitat, 20% de jeunes sans territoire d'habitat.

Le suif, ce n'est que neuf mois dans l'année, quelles autres missions menez-vous le reste du temps ?
On fabrique des câbles pour les

Quels sont vos projets pour l'avenir de l'association ?

Le but final, c'est que cette insertion sociale se transforme en insertion professionnelle. C'est à cet instant que l'association prendra tout son sens. Il y a encore des chemin à faire et pour cela, il faut que les gens soient plus sensibles à l'écologie. ■

KURDES DE BORDEAUX: « La guerre n'est pas ici »

A l'entrée du bar kurde « La Garonne », une tirelire sur laquelle est écrit en turc et en allemand « Die Pilsener Beer » (la bière de la ville de Pilsen) et en référence au séisme qui a frappé l'Est de la Turquie en novembre dernier. Au mur, une carte d'un Kurdistan fantasmé, qui déborde les frontières turque, irakienne, iranienne et syrienne. Infos à part ces deux marqueurs identitaires, les différences avec les bars turcs voisins, sur le quoi des Salinières, sont minimes. On regarde les chaînes d'info du pays, on boit le thé enjoutant au « okay », un jeu turc qui mélange poker, maljoug et dominos.

Sur le quasi des Salinières, les cafés se suivent, se ressemblent, mais ne sont pas les mêmes. Au milieu, Kadriye Karajir-Yalg in a ouvert en mai 2011 son cabinet de traductrice-interprète. Cette universitaire d'origine turque mais mariée avec un Kurde, est le trait d'union parfait dont avaient besoin les deux communautés. Son choix d'implantation est réfléchi. Le bistrot est important, précise-t-elle :

Par Jérémie Maire

« C'est un lieu d'échange avec beaucoup de monde. On ne vient pas qu'y boire un café. C'est aussi un lieu de hauts lieux : parents et enfants s'y retrouvent pour braver travail et pluie d'hiver ». Loin des

Des tensions à 4 000 kilomètres de là

En assistant aux réunions dominicales de l'association, le bar « culturel » est vite dépeint. Rencontres, les adhérents interviennent devant l'assemblée. On reconnaît dans les interventions des mots comme « polylogue », « international », et « script ». Les problèmes entre la communauté kurde de l'est de la Turquie — près de 20 millions d'individus — et l'Irak central ont des répercussions jusqu'à Bordeaux. Le 28 décembre dernier, une bombe de l'armée turque a tué une trentaine de civils kurdes, dont des enfants, dans le village de Gilyun, sur la frontière turco-irakienne. Cet événement a provoqué un vif émoi au sein de la communauté de Saint-Michel, qui a depuis manifesté dans les rues de Bordeaux.

Sous le portrait géant d'Abdullah Öcalan

lin, le fondateur du Parti des travailleurs du Nord-Est (PKK — organisation séparatiste reconnue terroriste par l'Union européenne), Selahattin Koca, nouveau président de l'association, précise que « nous n'avons rien à voir avec le jungle city, mais nous faisons une œuvre sous pression ». Certains membres de l'association sont plus conciliants. Ainsi, qui s'adresse à l'extrême-gauche, soutient : « La guerre n'est pas un ». İzzet Koc, vice-président de l'association des Turcs de Girondie Antarkit, se défend que les communistes turcs et kurdes s'entendent : « Les différences idéologiques ont grandi pendant le confinement sans les bonnes relations. Nous ne sommes pas très nombreux, n'est-ce qui explique nos liens serrés ». Il ne croit d'ailleurs pas aux soupçons de rattachement de l'association kurde par le PKK : « Depuis trois-trois ans que j'ai été à Bordeaux, nous n'avons rien eu de problèmes avec la communauté kurde de Bordeaux. Les seuls incidents qui se sont produits ont été provoqués par des gens venus de l'extérieur de la communauté, de grandes villes comme Paris ou Strasbourg ». Il évoque cependant jamais « les Kurdes noirs » les Turcs d'origine kurde. ■

Chez les Turcs comme chez les Kurdes, on joue au « okey », un mélange de poker et de dominos.

LE MOUILLE-CUL ET LA MOUOUIRE

Auteur de nombreux livres sur le patois bordelais et chroniqueur depuis 25 ans des « Mots d'ici » au journal Sud-Ouest, Guy Suire joue avec les mots d'une langue forcée à Saint-Michel.

Propos recueillis
par Maurice La Fontaine

E comment le « pichadey » est-il apparu dans le quartier ?

deposition.

Parle-t-on encore le bordeluche ?

De moins en moins. On le parle que sans s'en rendre compte. Certains termes n'ont pas d'équivalent dans la langue française. Connaissez-vous le terme de *trinquilles* ? Ce sont des trilles de porcs d'abord posées dans un boudoir de légumes, puis grillées sur des saucisses des jeunes poissins de vignes, paillassé au cœur de l'Alcor. NOIRER : Les mots sont kidnappés par les dictionnaires. Régulièrement, *le Larousse* a le *Robert* s'emparent de mots locaux. Surtout du Gersois. C'est dans le marchandise des Capucins qu'on entend le bordeluche. Mais c'est surtout dans le langage vulgaire que l'on rencontre le plus ce parler. C'est le boudoir de la conversation, de ce langage. Parler le pyramide-bordeluche, c'est être pas tant fier, mais on n'est pas content. Je n'ai pas l'impression de faire tapageuse Paris. C'est de faire de faire des passantes, une vieille garde. Ce langage n'est pas que du folklore. Les termes d'aller se sont mis à parler du monde d'aujourd'hui même si le gers qui l'a fait sont cet être le curé Vézian.

*Tongnacs et magagnats. Dictionnaire
définit du toulousain, ed. Millaud, 2011

Tram, ravalement, rénovation des quais. Dès 1996, un an après son arrivée à la mairie de Bordeaux, Alain Juppé se lance dans un colossal projet de rénovation. Quinze ans après, c'est au tour de Saint-Michel.

DOSSIER

LE GRAND CHANTIER

Dans la perspective de « Bordeaux 2030 », concept moderniste inventé par la mairie pour promouvoir l'idée d'une grande métropole cosmopolite, moderne, durable et accueillante, Saint-Michel est le dernier quartier du centre-ville à passer sous le rouleau compresseur de la « requalification ». Du nord au sud, des riches aux pauvres, tous les quartiers anciens sont rénovés. Le classement de la ville au Patrimoine mondial

Par Brune Daudré

de l'Unesco en 2007 accélère le mouvement. Pour ou contre, indifférent ou remonté, chacun se positionne et fait part de ses espoirs ou de ses craintes concernant l'avenir du quartier. Anne Durepaire-Dorgueil, chargée de la maîtrise d'ouvrage au service Parcs, jardins et rives de Bordeaux le concède, Saint-Michel est un « endroit qui marche ». C'est cette image cosmopolite et pacifiée

du quartier que la Ville de Bordeaux utilise pour communiquer autour de son projet de rénovation. Mais la « bonne ambiance générale » ne suffit pas. Il faut donner un nouveau visage à Saint-Michel.

Saint-Michel se refait une beauté

Le nouveau visage, ce sont des Parisiens qui vont le façonner. À grands renforts de bois exotique (voir page 10) et de mobilier urbain, le cabinet Obris a dé-

cidé de mettre le paquet sur la modernité. Mais la nouveauté ne plaît pas à tout le monde. Les lampadaires en acier de 12 mètres de haut voulus par les architectes ne devraient pas faire long feu. « Unité, continuité, amplitude » sont les mots d'ordre d'Obris quand ils évoquent leur projet pour « l'espace Saint-Michel ».

Ce n'est pas la première fois que Saint-Michel se refait une beauté. Nous avons retrouvé l'un des architectes en charge de ce premier chantier en

1937. Il s'agissait alors de favoriser la circulation autour de la place. Le moderniste Chaban-Delmas (maire de 1947 à 1995) voulait encore croire aux voitures en centre-ville et n'avait pas anticipé le besoin - ou la mode - des rues piétonnes. Selon les instigateurs du projet, la rénovation d'aujourd'hui s'inscrit dans un contexte global de « ville durable, de vivre mieux tous ensemble ». La ligne à grande vitesse (LGV) reliant Paris à Bordeaux en deux heures

annoncée pour 2017 accélère le mouvement. Extension des lignes de tramway, grand quartier d'affaires « Euratlantique », nouveaux ponts et infrastructures pour relier les deux rives, développement des éco-quartiers... Tout est fait pour rendre Bordeaux plus attractive aux catégories supérieures, en y maintenant si possible les populations modestes. Un objectif pour l'instant tenu, nous affirme Alain Juppé lors d'un entretien exclusif (voir page 8) : « Il fallait

permettre à la population qui habite Saint-Michel d'y rester. Il ne s'agit pas de la déplacer pour l'amener ailleurs. Il n'y a aucune volonté de la part de la mairie de changer la population ». Il reconnaît qu'après la rénovation, les loyers ne pourront pas rester les mêmes que ceux qu'ils étaient quand les logements étaient insalubres. Le grand chantier suscite des

réactions diverses. Certains s'inquiètent de la « gentrification » ou de la « bobosification ». D'autres comme Xavier Terrere ou Sophie Théaux, artistes, se demandent simplement comment ils trouveront leur matière première (objets ou tissus abandonnés) si la place est aseptisée. Les commerçants, brocanteurs et

Un scénario redouté par les habitants

antiquaires, eux, voient d'un bon œil l'arrivée d'une nouvelle clientèle. Quoi qu'il en soit, la machine est en marche. Le marché aux puces de Saint-Michel a été déplacé sur les quais pour laisser la place aux bulldozers. La mairie assure qu'il reprendra ses quartiers sur la place mais en est-on sûr ? Et est-ce vraiment la volonté de tous les marchands ? Aujourd'hui, la société InCité s'affaire. Elle achète, retape, revend ou conserve les bâtiments de

Saint-Michel. Le tout dans une opacité qui effraie les habitants. Les commerces ont entamé leur mutation. De nouvelles enseignes apparaissent, d'autres disparaissent. Perte de l'âme du quartier et de sa mixité sociale, spéculation immobilière et arrivée de nouvelles populations plus aisées, c'est le scénario fantasmé et redouté par les habitants. Ce n'est que dans quelques années que la rénovation révélera ses failles ou ses succès. ■

LA RÉNOVATION EN DIX QUESTIONS

Qui va mener les travaux ? Pourquoi ? À quoi ressemblera la place ? Saint-Mich' Le Mag répond à dix questions essentielles sur la « requalification » du quartier.

Pourquoi cette rénovation ?

La rénovation du quartier Saint-Michel s'inscrit dans une logique globale de travaux pour la ville de Bordeaux. Il s'agit de la dernière zone à rénover et la plus grande. « Il était nécessaire de donner un coup

Par Julien Bakdachino

avec courage à la ville. Le quartier n'avait pas bougé depuis 25 ans », souligne Alain Juppé. « On a un endroit qui marche, il faut que ça continue de marcher mais qu'en plus ça ait de l'élégance, confie Anne Durepaire-Dorgueil, chargée de la Mairie d'ouvrage au service des Parcs, jardins et rives de Bordeaux.

Pourquoi est-il important de conserver une dimension patrimoniale ?

La basilique Saint-Michel est classée deux fois au patrimoine mondial de l'Unesco. En tant que partie du chemin de Saint-Jacques de Compostelle depuis 1998 et au sein de l'ensemble urbain de Bordeaux depuis 2007.

Comment les grandes lignes du programme de rénovation ont-elles été définies ?

Des réunions et des ateliers de travail ont eu lieu, animés par les élus du quartier, afin d'imaginer à quoi devait ressembler l'avenir du secteur. Il a été décidé que le marché devrait réintégrer la place après les travaux. La mairie a ensuite édicté un cahier des charges très précis : normes de sécurité et environnementales, accessibilité aux handicapés, facilité d'entretien, etc.

La « requalification », c'est quoi ?

Vous ne trouverez pas ce mot dans le

dictionnaire. Il s'agit d'un terme de jargon utilisé par les urbanistes pour parler des processus de rénovation, mais sans sous-entendre péjoratif. « On peut réqualifier sans qualité autrement. Réqualifier, c'est qualifier à nouveau. Dans ce cas, cela signifie que l'on apporte des choses en plus », insiste Anne Durepaire-Dorgueil.

Qui a conçu le projet ?

Sur 56 cabinets d'architectes de toute l'Europe, 5 équipes ont été retenues comme finalistes. C'est l'agence parisienne Obris qui a gagné le concours, pour mener le projet en tant que maître d'œuvre pour un peu plus de 620 000 euros hors taxes.

Le projet a-t-il été modifié depuis ?

Deux modifications ont été votées en Conseil municipal. La première concerne le regain d'une aire de jeux pour enfants au niveau de la place du Maucaillou. La seconde a été votée après les débats sur les luminaires de la place (voir page 11).

Pourquoi la mairie parle-t-elle de « l'espace » Saint-Michel ?

« On ne pouvait pas dire la rue "place", parce que les travaux vont au-delà de la simple place. Ça va de la rue des Faurès jusqu'aux quais d'un côté, et aux Capucins de l'autre. On ne pouvait pas non plus parler de quartier, parce qu'il y a plein de petites rues qui n'ont pas été soumises au concours d'architectes », indique Anne Durepaire-Dorgueil. Pourtant, sur la place et dans les

rues adjacentes, personne ne parle jamais de « l'espace Saint-Michel ».

Les travaux, c'est pour quand ?

Courant 2012, pour une inauguration courant 2014. Sans plus de précisions. La rénovation de la place commencera quand les services de réseaux (gaz, électricité) auront fini leurs retouches sur les réseaux souterrains.

À quoi ressemblera la place après les travaux ?

Ce sera une grande esplanade incluant la rue des Faurès, sur toute sa longueur, du cours Victor-Hugo jusqu'aux quais, les trois places autour de la basilique (Meynard, Canteloup et Dubourg), la rue Gaspard-Philippe, la place du Maucaillou et la rue Clère. Les zones piétonnières seront plus nombreuses : sur la place Canteloup, le parking doit disparaître et la végétation aura une place plus importante.

Autre changement majeur, le revêtement, fait de dalles en pierre et de pavés en bois. La route et les zones piétonnières seront au même niveau. Exit les trottoirs et le boudin en béton.

Et les bâtiments ?

La réhabilitation des logements fait bien partie de la logique de « requalification » du quartier, mais elle n'a pas été soumise au concours d'architectes. C'est InChic, une société détenue en partie par la Mairie de Bordeaux et la CUB, qui est chargée d'effectuer ces réhabilitations.

SAINT-MICH' C'EST CHIC

L'embourgeoisement de Saint-Michel n'a pas attendu le réaménagement du quartier. Le processus est déjà en marche depuis une dizaine d'années.



Gentrification. Le mot est sur toutes les bouches à l'occasion de l'avenir de Saint-Michel. On est contre le réaménagement du quartier parce qu'on la craint. Les bailleurs sociaux justifient leur action en affirmant lutter contre elle. Tout le monde en parle mais personne ne sait vraiment ce que c'est. La gentrification, ça fait peur, mais qu'est-ce que c'est au juste ?

Par Martha Rubio

urbaine sensible », une zone caractérisée par « la présence de quartiers dégradés et par un déséquilibre accru entre l'habitat et l'emploi ». Malgré cela, le quartier attire les classes aisées. En moins de dix ans, la part des cadres a presque doublé. Signe que le quartier a pris de la valeur et que les propriétaires se décident à réhabiliter des immeubles qu'ils avaient longtemps laissés à l'abandon, le nombre de logements inoccupés a été divisé par deux en dix ans.

Le quartier le plus rentable

pour travailler sur ses œuvres d'art. Xavier, artiste plasticien, incarne sans le savoir le prototype du « gentrifier », décrit par les sociologues. Installé dans le quartier depuis 1998, il est l'un des premiers « bobos » de Saint-Michel. « C'est un quartier qui me plaît car il n'est pas bourgeois, comme Saint-Pierre, et garde des liens modestes », il vit dans un appartement de plus de 80 m² qui lui sert de logement et d'atelier, et ne paye que 300 euros par mois. Il fait d'ailleurs les logements de Saint-Michel, « un lieu d'artiste où l'on a pu à travers la rue pour retrouver son art descendant, comptant architectes ou autres artistes ». Les artistes attirent les artistes. Et la réputation de Saint-Michel change. De quartier malfamé à quartier cosmopolite, il commence tout doucement à se « boboliser ».

« Les prix ont décollé »

Vient ensuite la deuxième phase de gentrification. Elle est caractérisée par l'arrivée de jeunes couples, attirés par cette nouvelle image et par les tarifs immobiliers. À Saint-Michel, le nombre de ménages qui décide de venir habiter dans le quartier a presque triplé en dix ans. Fabien Roché, le quarantenaire, est

capitaine de la marine marchande et copropriétaire d'un immeuble de la rue Camille-Souza. Il a acheté pour son propre compte, mais regrette de ne pas avoir plus investi : « Quand je suis arrivé à Bordeaux, je n'étais pas de fin, deux ans après, je cherchais un quartier sympa et pas trop cher. C'est arrivé ça qu'on s'est retrouvé à Saint-Michel, explique-t-il. J'ai acheté en 1999 pour 250 000 euros (53 354 euros). À l'époque, on habitait à moitié dans un autre immeuble qui coûtait 650 000 euros (59 050 euros). Cela nous paraissait cher. Mais depuis que j'ai acheté, les prix ont décollé », constate-t-il. La réputation du quartier a changé. Saint-Michel n'effraie plus la classe moyenne. Le quartier était décrié par les propriétaires qui préféraient louer leurs appartements. En moins de dix ans, le nombre de propriétaires vivant dans le quartier a doublé.

Ceux qu'on appelle les « gentrifiers » ont bel et bien amorcé le changement sociologique du quartier, devenu une cité idéale pour les plans de réurbanisation des pouvoirs publics. C'est là qu'entre en scène le Programme national de rénovation des quartiers anciens dégradés (PNRRQAD).

« La ville doit être propre »

Instauré par une loi de 2000, ce programme a pour objectif officiel de lutter contre l'exclusion et l'habitat

indigne en remettant sur le marché des logements vacants tout en maintenant la mixité sociale par le biais de bailleurs sociaux comme Inchi. En réalité, il vient surtout renforcer le clivage de la gentrification en marche. Agnès Bernard-Berthoin, maître de conférence à l'Ifpa (Institut d'aménagement, de tourisme et d'urbanisme) de l'Université Bordeaux 3, met en garde contre les effets de cette loi : « Le PNRRQAD part d'une bonne volonté, mais elle doit être gérée et le logement décent pour la bien le tout. Mais derrière on s'aperçoit qu'il y a toujours le risque de faire disparaître de petites rues, des zones qui sont parties indissolubles aux populations les plus fragiles, aux sans-droits, pour améliorer ».

Finalement, l'avenir de Saint-Michel est entre les mains des pouvoirs publics. Alors que la gentrification semble inéluctable, l'évolution du quartier dépend de la volonté de la ville ou non de permettre aux populations actuelles de rester dans le quartier. Impossible aujourd'hui de prédire l'avenir du quartier. La volonté réelle de la ville de Bordeaux, derrière la communication et les objectifs officiels affichés par le projet de « requalification », ne sera visible qu'une fois le projet mené à bien en 2013.

* Selon les chiffres de l'INSEE (indicateurs entre 1998 et 2008).

Juppé : l'interview exclusive

Pourquoi la mairie de Bordeaux a voulu requalifier le quartier, alors qu'une réhabilitation a eu lieu il y a 25 ans ?

Il était absolument nécessaire de redonner un visage nouveau à la ville. Vingt-cinq ans c'était il y a bien longtemps. Il y avait, et il y a toujours, un patrimoine immobilier qui n'est pas en bon état. Je me souviens qu'en 1985, il y avait un taux de vacance extrêmement élevé. Des logements vides parce qu'ils étaient insalubres, et que les propriétaires ne voulaient plus les louer. Notre objectif est de permettre à la population qui habite à Saint-Michel d'y rester. Et non de la déplacer pour l'amener ailleurs.

En rencontrant les habitants, on a relevé une inquiétude quant à la modification du tissu social du quartier. Les petits loyers resteront-ils des petits loyers après les travaux ?

Il n'y a aucune volonté de la part de la mairie de changer la population de Saint-Michel. Cela fait plus de 10 ans qu'on travaille dans le quartier, est-ce que vous pouvez me citer une seule étude sociologique qui montre que la population de Saint-Michel a changé ? Indépendamment de ces études, alors

Propos recueillis par Louise Wessbecher & Romain Barucq

nous promener dans Saint-Michel, en ce que le visage du quartier au bout de 10 à 15 ans a changé ? Est-ce qu'il y a eu cette gentrification dont tout le monde parle ? Non !

Aujourd'hui, il y avait des logements insalubres et des marchands de sommeil. Les loyers commencent à baisser, mais exorbitants par rapport au niveau de confort proposés. Évidemment, on ne peut pas promettre que des loyers de logements insalubres vont rester les mêmes une fois qu'on aura construit des logements de qualité. La seule chose que nous voulons, c'est qu'il y ait un pourcentage de logements sociaux suffisamment important pour que toutes les catégories de population puissent être accueillies.

Le taux de logement social à Bordeaux est de 15%, un chiffre qui reste inchangé depuis 10 ans, contre les 20% obligatoires au niveau national.

C'est très difficile quand vous avez une ville ancienne de changer les choses, je ne vais pas démolir les logements qui existent et changer la ville par un coup de baguette magique. Nous essayons d'appliquer 35% de logements sociaux dans les opérations nouvelles. Et plus

ou en fera, plus le taux moyen de 15% se rapprochera des 20%. Mais ça va prendre du temps, incontestablement.

Les commerces qui entourent la place souffrent fatalement du départ du marché, que pouvez-vous leur dire ?

Chaque fois que l'on fait des travaux quelque part, que cela soit à Saint-Michel ou ailleurs, les commerçants souffrent. Il existe des dispositions pour alléger l'imposition des commerces dans ces périodes transitoires. On va essayer d'organiser les travaux pour que la place ne soit jamais complètement fermée et qu'il puisse toujours y avoir une activité commerciale. Enfin, nous mobiliserons les fonds spécifiques comme le Fonds d'intervention pour les services, l'artisanat et le commerce (Fisc).

Les habitants du quartier se demandent : le marché reviendra-t-il sur la place une fois les travaux terminés ?

Cela fait des années et des années qu'on dit que la mairie de Bordeaux veut supprimer ce marché. C'est absurde ! On n'y a jamais pensé ! C'est au contraire une richesse, pour le quar-

tier mais aussi au-delà de Bordeaux, puisqu'il attire une fréquentation qui vient parfois de loin. Il va de soi qu'une fois les travaux terminés, le marché a

l'obligation de retrouver la place Saint-Michel qui est son terrain naturel.

L'interview réalisée le 6 janvier 2012 dans le cadre de l'ETM de 100h.



Dessin Louise Thubert



Infographie Sandrine Lorenzini

Rénover la place, les logements. Faire du quartier une étape touristique attractive. La mairie de Bordeaux a de grandes ambitions et ne laisse pas grand chose au hasard. Si elle n'a que peu de contrôle sur le devenir des commerces, dans le cas de « Bordeaux Lumière », un grand local commercial situé de plain-pied sur la place, la tentation a été trop forte. Ce sera de la grande distribution.

Une « pépite » très surveillée

Officiellement, aucune politique particulière n'a été mise en place en matière de commerces dans le cadre du grand projet de réhabilitation de

Pour ne pas voir arriver tout et s'engager
par » à cet emplacement stratégique, le
maître dispose de moyens légaux impor-
tants. Elle peut s'opposer à une vente
en cours en déclarant de présumer le

forêts de commerce. La ville achète ainsi en priorité et devient propriétaire. Mais le droit de présomption est une carte risquée que la ville ne peut jouer qu'à une seule condition : quand l'acheteur souhaite installer un commerce pouvant nuire à la diversité commerciale du quartier. Une nuisance que la mairie devra prouver en cas de litige. Une carte qui, du coup, est vraiment utilisable moi-même dont la menace peut suffire à dissuader. Une chose est sûre, il n'y aura point de « chèque blanc » sur la Seine-Saint-Denis car « le savoir-fait assure que les petits bouchers du quartier », explique Fabien Robert.

Des visites organisées par la mairie

Une sacrée pépée, en effet, que la mairie nouvelle très attentivement. Voici un peu plus. Debut 2011, c'est Chantal R. qui, de la direction du Développement économique de la mairie de Bordeaux, qui a fait visiter le local. Deux congneis de la grande distribution ont ainsi fait le tour du propriétaire accompagnés par la fonctionnaire municipale.

Un grand magasin alimentaire futur, se installera dans le tout en dix pas plus loin, sur un site agri, révèle-t-elle le 4 janvier. Quelques semaines plus tard, le 20 janvier, Philippe Platon, un autre agent

immobilier, affirme : « *Je veux acheter à Lagny* ». Boulevard Luminier, il peut installer une grande maison d'été. La signature du bail est un franchisé de l'enseigne Caracat. Ce qui confirme Fabien Robert.

Surprise, l'agent immobilier est aussi très proche sur le rôle de la mairie dans le choix de la future enseigne : « *Le regroupement voulait installer une enseigne de genre enseigne mais le maire préférait une enseigne plus haut de gamme, à l'heure de la rénovation du quartier, j'ai vu le dilemme et j'ai pu arbitrer* », Aline Frenon, Alprocity est au Centre ?

« C'est un peu limite »

Un grand laissez-faire, des vives arguties et un choix d'enseignements concrets... Ce type d'intervention est-il encore de la mise en relation ?

C'est un peu limite, je ne veux pas à quel titre la mettre en regard avec les autres. Et elle n'est pas liée avec le thème, il s'y a peu de fondements juridiques à la décharge d'agent immatériel ou à la discrimination, a répondu Maître-Nicolas Beccomart, avocat spécialisé en droit public, consulté au nom du juge. « L'absence de la consommation n'est pas étrangère dans le cas où la mairie pourrait montrer qu'elle le fait dans l'intérêt général », précise-t-il.

Une enseignes de la grande distribution n'a-t-elle moins qu'un buzzer, dans un quartier Saint-Michel déjà équipé en épiceries et en petits commerces ? ■

Ce n'est pas la première fois que Bordeaux s'attaque à la rénovation de Saint-Michel. Il y a vingt-cinq ans, la place avait déjà été remodelée.

Charnier, deuxième acte. Le premier acte déroulé en 1987, avec comme bar attifié la délimitation d'une véritable place. À l'époque, les zones piétonnes n'étaient pas légères. Le marché existait déjà, mais « *C'est le poigneté* », raconte Jacques Séjourné, architecte à la retraite. Sous la direction de Claude Aubert, aujourd'hui directeur, il a dessiné la place telle qu'elle existe aujourd'hui, avec la notation transformation. « *Aubert a imaginé la livrée afin de créer un espace identifiable pour les visiteurs tout en améliorant l'accès à la place* », explique Jacques Séjourné. Les pavés français réunifiés, et des lampadaires installés. « *Il fallait être sûr de satisfaire les attentes des habitants avec les points de leur quartier* », explique Jacques Séjourné. On avait prévu des tables, sur lesquels les gens pouvaient s'asseoir. On avait fait d'une place des deux.

Une rénovation pour du beurre

Solange, arrivée juste avant les travaux, a pu voir la place ébister. Aujourd'hui à la retraite, cette pianiste-musicienne regrette le manque de circulation : « C'était la fin de Per Charles Delmas - maître de Bordeaux de 1947 à 1988, il n'avait plus l'air de ses élèves. Il s'y a pas eu beaucoup de révisions de concertos, pas comme aujourd'hui », Jacques Séguier, lui, affirme avoir traversé la

Par Louis Thubert & Julien Baldacchino

infirmes ainsi, c'était quasiment de la survie latente ». Elle ajoute que le châtiment n'a pu entrainer de modification brutale dans la composition sociale du quartier. « Des modes moyens et non marginaux, mais cela a été important ».

Le boudin de la discorde

Ce qui est contesté, c'est le limetoux. « Bon d'ieu », Caennais, qui tient un bar sur la place, ne trahit pas ses mots : « *Le limetou est juste là pour amener les gens. Les touristes se gèrent par là même !* », Jacques Sèjourné en conviendrait : « Il n'est pas limetou, mais il se doit ».

« Un nouveau partage par le maître de Bordeaux et les architectes qui ont travaillé sur le projet. » Ce n'était pas une exigence de la mairie, mais tous les architectes ont fait la proposition de « décaler le boulevard », explique Anne Dorquein-Douglieu, de la direction Parcs, jardins et rives.

Sur la place qui verra le jour d'ici 2014, il sera compléé par des bancs amovibles en métal. 15.000 ne s'écrit pas tout le temps. D'ailleurs, qui vient régulièrement prendre un verre sur la place, fait partie des données sur le dispositif prévus : « C'est une façon de mesurer les usages et les besoins », dit Anne Dorquein-Douglieu.

Pas de boudin mais des arbres et des voitures avant la rénovation de 1987.

Aerial view of the ruins of the World Trade Center in Lower Manhattan, showing the skeletal remains of the towers and surrounding buildings.

À quelques mois du début des travaux prévus pour l'été 2012, la question du recouvrement des places Saint-Michel (Meynard, Duburg et Canteloup) et du Maucailou par des pavés en bois n'est pas encore tranchée.

Pourquoi du bois ?

La prose, le poème de bois est inscrite depuis le départ dans le projet. Obus de rénovations retenus par la mairie. Frédéric Bonnet, architecte responsable du projet, justifie son intérêt pour ce matériau : « Le bois est un matériau noble, il a une certaine inspiration, il se patine [avec] et ça permet d'être tout neuf ». Ce choix ne fait pas l'unanimité. Le rapport du commissaire-enquêteur Georges Lapeyrière, sur l'aménagement du quartier, émet une réserve : « La "biomimétique" ou différents types de points de bois installés sur le pavé de la circulation ne font aucun lien avec les formes ou les passages réels des engins de transport. Nous sommes donc très éloigné [...] surtout par rapport au fait d'être un mode de transit et d'équilibre qui sont fondamentalement opposés ».

Un constat partagé par Jacques Séloum, architecte aujourd'hui à la retraite, qui a participé à la précédente rénovation de la place en 1966 : « Je préfère les dalles en pierre ou en béton qui se

Par Marc Bouchage

Coût ?
Le prix de la rénovation de la phase Saint-Michel est compris « entre 13 et 15 millions d'euros », d'après l'architecte Robert. Ce prix englobe les 4 346 750 euros que coûtera le ponçage en bois annoncé dans le projet du cabinet d'architectes Oberlin. Le prix serait similaire si le choix se portait sur de la pierre.

Quand sera prise la décision ?

Plusieurs échantillons de pavés en bois sont testés actuellement et subissent un vieillissement accéléré. Le dossier rendu est incomplet. Une nouvelle étude sur les risques de glissement sur les pavés par temps de pluie est attendue fin janvier/début février. Le sort des pavés de bois sera alors fixé. S'ils ne sont pas retenus, le passage sera en pierre. Fin de la querelle du bois. ■

Comme beaucoup d'autres à Saint-Michel, cet immeuble a été rénové par InCité. Alain Juppé est venu l'inaugurer. Une façon de souligner l'efficacité du travail de l'aménageur public dans le centre historique. Un immeuble-témoin qui révèle les méthodes d'achat et de revente d'InCité.

Mme Allouézy Lacerte habite à Paris. Elle ne se souvient même plus du nom de l'entité qui a racheté son immeuble en 2007. Au téléphone, c'est à nous de le lui rappeler. Quand elle hérite de l'immeuble de sa mère il y a cinq ans, elle décide de le vendre. Son notaire l'occupe de l'affaire, elle ne suit pas du tout l'opération.

Comme à chaque vente d'immeuble, la commune a le droit de préempter. C'est-à-dire, le droit d'acquiescer préalablement cet immeuble. Le bien, déjà dégradé par la ville, est racheté par InCité pour un montant de 330 000 euros. InCité travaille pour la mairie, dans le cadre de la rénovation de l'habitat du quartier Saint-Michel.

Bruno Daudré et Béatrice Fainzang
l'attente d'un logement renouvelé.
Hamid y reste deux ans avec sa famille, entre 2007 et 2009.
Entre temps, la famille s'agrandit, et alors qu'il finit chercher autre chose, Cécile lui, Hamid se tourne volontiers vers les Cité pour l'habitat à travers un nouveau appartement. L'accompagnement public lui fait des propositions mais Hamid refuse systématiquement car elles ne correspondent pas à ce qu'il recherche. La quatrième proposition est la bonne. Au 39 m de la Fuserie, il vit dans un T4 de 105 m² avec une cour privative où peuvent jouer ses enfants. Il n'a jamais vu le propriétaire de son appartement et paie son loyer (500 euros par mois) à l'agence Celya, qui travaille de près avec les Cité.

**Des matériaux
de premier prix**

Globalement, Hamid est content de son nouvel appartement et loue l'efficacité d'InCité. Mais il déplore des travaux réalisés trop vite avec des matériaux de mauvaise qualité.

« Quand il pleut, il y a des infiltrations dans la main, ça fait suinter les plâtres et ça défile le lino ». Dans le salon, de la rouille est déjà visible sur les murs.

Un autre locataire, croisé dans la cage d'escalier, Abbessatou Chalfen, est, au même air que son voisin.

« J'ai eu double vitrage, parquet qui gonfle, moquette défectueuse... Ils ont gâché l'authenticité mais ils ont oublié le praticien ».

Au 39 rue de la Fusterie, l'action d'InCité semble faire des heureux. Ce qui n'est pas le cas dans tout le quartier. ■

Retrouvez
le dossier complet « InCité »
sur www.saintmich.fr

InCité, le « bras armé de la mairie » ?

L’InCité a quasi les pleins-pouvoirs sur le quartier. Construire, rénover, acquiescer, public ou non, bailleur social, la société a de multiples casquettes. InCité aide des propriétaires à faire des travaux, indults, prérogatives, ou exproprié. Elle revend ensuite les immeubles à des particuliers, à des bailleurs sociaux, ou en garde certains pour les louer. D'où la confusion dans l'esprit des riverains.

Sous contrat avec la mairie depuis 2002, la société d'économie mixte InCité a pour mission principale de restaurer les immeubles dégradés de Saint-Michel. Les objectifs affichés sont simples : favoriser l'accès à la propriété à des ménages modestes, diversifier l'offre de logements en ouvrant le parc immobilier aux familles, lutter contre le mal logement et permettre aux ménages qui le désirent de demeurer dans le centre ancien.

Le tout inscrit dans un contexte national de rénovation des centres anciens de quelques 80 villes françaises, le Plan national de requalification des quartiers anciens dégradés (PNRAD).

Une intention qui ne convainc pas tout à fait les habitants concernés. Ils sont persuadés qu'InCité favorise la spéculation immobilière en contraignant de facto une population défavorisée à partir en périphérie. Des événements médiatisés, comme le démantèlement contraint en 2009 de deux anciens combattants marocains de la seconde guerre mondiale, ont aggravé la mauvaise image d'InCité. Au point que le maire du quartier, Fabien Robert a dû poster une vidéo sur internet en compagnie de l'assistante sociale d'InCité pour débloquer l'émotion.

Qu'ils soient propriétaires ou locataires, tous se sentent inquiétés face à l'agent de l'aménagement. Quand InCité décide de rénover un immeuble qu'elle juge dégradé, la société dispose de tout un arsenal juridique pour y parvenir.

Plus que la mission de rénovation, ce sont les méthodes employées pour l'assumer qui sont critiquées.

L'histoire est bien connue des Bordelais. Elle n'a rien à envier auxichtologies que l'on raconte pour faire peur auxenfants. Nous sommes en 1791 : par peur des épidémies, le Directeur ordonne la suppression des deux chaires nées jadis la théologie et saint-michel construite sur les « vestiges d'anciennes maisons chrétiennes au moyen-âge dans la partie la plus élevée du XII^e », précise Sandrine Lemaud, maître de conférences en Histoire médiévale à l'Université Bordeaux2.

vains célèbres comme Gustave Flaubert et Théophile Gautier. « J'aurais pu me tenir assis, écarté à attendre les grimaces de tous ces enfants de divines grandeur, derrière une vitre d'air de pleurer les ombres de navire, sous d'insolables et d'énormes regards, comme vous les regardez, y compris le jeune Flaubert après une visite. Mais c'est Victor Hugo qui leur assure une célébrité nationale lors de sa visite en 1843 : « Imaginez une corde de violon qui apparaît au-dessus d'un pont d'acier. Les cordes

Au grand dam des archéologues et des historiens comme Nabaicha Saunaitre, responsable des fouilles menées pendant les travaux de rénovation de la place Saint-Michel : « On a trouvé 256 tonnes de débris autour de la basilique au cours de

Buste que l'association de leur conservation n'ont jamais été étudiées. « *Continuement à ce que nous avions vu, nous étions leur dit les préhistoriens, ou au moins attribué à une antique coutume d'embaumement, comme celle pratiquée dans l'Égypte ancienne* », précise Colette Lestage. « *Les originaux, très assésés que se soient les momies du Caire, cela ne paraît pas que c'est le corps angélique ou rationnel, sur lequel le chœur Saint-Michel a été construit qui avait mis intention les corps en état* », explique son mari.

Des conclusions qui relèvent de l'hypothèse, car aucune datation au carbone 14, d'études scientifiques ou archéologiques n'ont jamais été réalisées sur ces corps.

En 1979, la crypte est fermée, officiellement à cause de leur dégrada-

anonymes. « Ici, personne ne les dérange », avoue un agent municipal chargé du cimetière. Loin de Saint-Michel, les momies ont peut-être enfin trouvé le repos. ■

**Depuis cinq mois,
Paul a décidé d'ar-
rêter les petits jobs.
Il souhaite vivre
uniquement de
ses dessins.**

Comme le confie Massimo, auteur compositeur interprète plus connu sous le nom de Mask, et chanteur dans la chorale pop des Crane Angels : « *Il y a plus de polonaises que dans l'oublier* ».

et dubs très appréciés des artistes, comme le Wunderbar, El Boqueron, El Chicho, C'est chez nous ou encore le Saint-Es cours de la Marne. Des

Depuis cinq

La vie est ainsi faite, tous les artistes n'ont pas forcément de quoi payer un loyer exorbitant. Saint-Jules est « le » quartier des bons plans. Si vous n'êtes pas très regardant au niveau de la salubrité, Fabien Robert, adjoint au maire en charge du quartier, le concède : « *C'est toujours mieux d'avoir un toit sur la tête plutôt que de dormir dehors* ». Le quartier à l'arrange de combiner lieu de vie, lieu d'études avec la proximité des Beaux-Arts, du Conservatoire et du Giam (Centre d'Informations et d'activités musicales), et lieu de travail. « Ça y a beaucoup d'artistes dans le quartier, mais rarement d'ateliers d'artistes », assure Fabien Robert.

Les bags, affiches et autres « arts urbains » sont légion à Saint-Julien¹, plus qu'ailleurs. Fresques à même le sol, affichages sauvages, pochoirs, il y a tout, même un peu les yeuseux pour s'apercevoir que le quartier est truffé de petites œuvres spontanées à même la pierre. « Saint-Michel, ça se réinvente tout le temps », dit résumé Fabien Robert. Ça peut aller des artistes dans leur grignotage à Saint-Julien² et aussi bien connu pour ses petites trucs en tous genres, parfois à la limite de la légalité. « Ce quartier a une énergie comme Rive-Neuve ou Saint-Florent », commente Infidel, le plasticien. C'est une question populaire, même, d'expressions humaines. Un art partagé par Infidel...

« C'est un quartier tellement à son époque qu'il a l'air d'être d'aujourd'hui », dit-il.

Cachée derrière une grande porte, elle est là, sous une couche de poussière depuis des années. On lui donnerait bien un petit coup de chiffon pour apercevoir le brillant de sa carrosserie noire. C'est une traction, une vraie, que Didier espère bien sortir à nouveau de son garage. « *Mais pour une mer à avaler ! Avec ma profession de ved, j'en ai vu plus grandes ! Et puis, c'est difficile à manier et enfin !* » / « C'est sûr : la voiture pèse une tonne et demie, n'a pas de direction assistée, et à un rayon de braquage à faire piler un camion poubelle. On a du mal à imaginer comment elle va pouvoir sortir de ce garage, coincée au milieu de 20 ans de bric-à-brac amassés tout autour d'elle. Didier et un kinésithérapeute lui la retirent. » / Cette voiture, j'en ai vu venir pour les jurer pour aller travailler. À une époque, je

finies même parties d'une telle Conscience des valeurs à gagner, débarrassées. Et quand il y en a toujours quelque chose en jeu, tout le monde s'accroche pour jouer un rôle sous le capot, finit une épreuve, se priver des outils à l'usage. Didier a dû arrêter de conduire, alors la Tradition a fini sa jouissance. Mais aujourd'hui, le garage de la sortie est de plus en plus proche. Pour ça, Didier a tout remis : le moteur, le système d'alimentation en essence, l'électricité, les pneus, les freins... Elle est prête, enfin prête. Elle doit encore passer un test réservé aux voitures de collection avant de pouvoir rouler. Il espère que certains points — comme l'absence de ceintures de sécurité — ne seront pas un obstacle. Didier est intarissable sur sa voiture : « La traction, c'est une véritable métamorphose. Avant la guerre, c'était la volonté de la police

*des bandits. Pendant l'occupation, c'est la Gir-
 loup qui leur servait, mais aussi la Résistance.
 Elle-même elle se vendait du gros matériel
 quand Rlès était coincé prisonnier de
 guerre. D'ides qu'on n'avait pas de repaser
 une voiture qu'il ne pourra pas
 conduire. Mais Didier a plusieurs bon-
 nes raisons. « J'avais fait beaucoup de gar-
 cistes avec cette voiture jusqu'en mai 1945.
 La marmite. Ensuite, c'est qu'il n'est pas du
 tout bricoleur, et c'est ça qui finit par cette
 voiture. On peut presque y avoir fait ses mères ! »
 Didier a aussi répondu à l'appel d'un ami
 dans le règne est de la conduire et
 d'aller, un dimanche matin, acheter de
 croissants au volant d'une Traction.
 Didier est motivé. En ce moment,
 tout son temps libre est consacré à la
 réparation de sa voiture. Alors peut-
 être que dans quelques semaines,
 on la verra rouler dans les rues de
 Saint-Denis. ■*



UN QUARTIER DE GAUCHE ASSIÉGÉ PAR LA DROITE

A trois mois de la présidentielle, c'est à peine plus de la moitié de Saint-Michel qui enregistre de se rendre aux trois bureaux de vote des Ménuts. Sur les listes électorales, ils sont tout juste 4 000 inscrits. Et dans les urnes, le 22 avril, les bulletins devraient être majoritairement roses.

« Les comportements varient selon les élections », précise Jean Pétreux, politologue bordelais, mais la désaffection d'Alain Juppé dans ce quartier en 2008 laisse penser qu'il votera à gauche.

Municipales, cantonales, régionales, présidentielles : les électeurs de Saint-Michel sont les électeurs de gauche du canton 5 qui comprend également Saint-Genès et Marouly, deux quartiers ancrés à droite.

Une donne bien intégrée par l'actuel maire-adjoint du quartier. « La composition politique de Saint-Michel, c'est ce qu'il y a de gauche populaire, c'est une vote qui s'inscrit à gauche », affirme Fabien Robert. Avant de déclarer son amour au quartier : « Ce n'est pas parce qu'on ne vote pas pour moi à Saint-Michel que je ne m'y intéresse pas ». Pour autant, le représentant Mitterrand aujourd'hui associé à l'UMP, reste l'une des victimes de ce supposé « vote yéménite ».

Pour le vérifier, comparons le nombre d'électeurs socialistes aux deux scrutins du 9 mars 2008, date du premier tour des cantonales et des municipales. Verdikt, chiffres à l'appui : un peu moins d'inscrits et de votants aux cantonales et une proportion étonnante à voter à gauche quelle que soit l'élection. Environ 59% des votants s'expriment en faveur du socialiste Matthieu Rouvère, contre près

Par Ludvine Tomasi

de 20% pour Fabien Robert. Sans compter les 13,6% enregistrés par le Parti communiste. Dans le même temps, 55% des électeurs donnent leur voix à Alain Juppé aux municipales. Preuve que ce « vote automatique » existe ? Pas pour Matthieu Rouvère. « La vote de Saint-Michel est un vote conservateur et socialiste », affirme Fabien Robert. « Une terre d'accueil où les gens aiment s'installer et où les gens sont souvent de gauche. Il y a aussi des gens fortunés qui achètent à cet instant de gauche car ils ont besoin de ce camouflage », argumente-t-il.

Une défaite de la droite « inattendue et symbolique »

Jean Pétreux rejoint le conseiller général sur l'explication sociologique. « C'est qui vote à gauche à Saint-Michel, ce sont les chômeurs, les déshérités sociaux, les artistes et les bohémiens », énumère le politologue. Une composition incomplète puisque Saint-Michel présente une baisse démographique de 28% depuis la Libération. Une défaite amère pour la droite, compensée par la victoire d'Alain Juppé aux municipales. Le maire désigne le challenger malheureux



Une gauche résistante a fait basculer le canton du côté socialiste aux dernières élections. Une circonscription désormais imprévisible que la mairie utilise comme un laboratoire expérimental pour ses nouveaux conseils de quartier.

« SAINT-MICHEL, CE N'EST PAS LE BRONX »

Pour combattre la mauvaise image du quartier, la police accentue sa présence. Objectif : faire baisser le sentiment d'insécurité.

Du côté des autorités policières, on confirme. Paul Bouquet, commissaire de police et responsable du commissariat du quartier, évoque « une recrudescence des cambriolages il y a deux ou trois ans. Mais ce n'est pas propre à Saint-Michel, nous l'avons constaté dans d'autres quartiers ».

Si les alentours de la place sont tranquilles, ce n'est pas tout-à-fait le cas du cours Victor-Hugo et de la rue des Faures. Sur la première artère, « des problèmes liés à la présence de marginaux ou de SDF, alcoolisés, manifestes, chiens qui aboient, ont réveillé les préoccupations », selon le commissaire. Rien de majeur, mais de la petite délinquance et des nuisances à répétition. Fabien Robert, maire-adjoint en charge du quartier, explique qu'il y a « clairement un problème de délinquance importante » rue des Faures. « De la cocaïne », selon Nicolas Andreotti, directeur de la police municipale et de la tranquillité publique. « Des cambriolages », selon Paul Bouquet, représentant de la police nationale.

Par Agathe Goisset

Depuis cinq ans, les caméras de surveillance ont peu à peu pris place dans le quartier Saint-Michel. Certains qui ne servaient initialement qu'à actionner les bornes de régulation de la circulation ont vu leur champ de vision s'élargir pour « protéger les biens et les personnes, et pour prévenir la délinquance », selon Nicolas Andreotti. « Saint-Michel, ce n'est pas le Bronx, mais les caméras permettent de faire la preuve de la présence de délinquance sur la place ou dans les rues », affirme-t-il. Il y en a huit dans le quartier. Une à chaque extrémité de la rue des Faures, et une en son centre. Une sur la place Canteloup, une sur le quai des sports, face à la rue des Allumettes, deux sur le cours Victor-Hugo (face aux angles de la rue du Mirail et de la rue de la Rousselle) et une près du Pont-de-Pierre. Les caméras sont reliées au

centre de vidéoprotection urbaine 24 heures sur 24. Lors d'un incident est constaté, la police municipale peut intervenir, ou transmettre instantanément les images à la police nationale. En 2010, les caméras de la rue des Faures ont permis d'observer 38 faits anormaux (fissures, stupéfiants, dégradations, colleurs d'affiches...). Ce chiffre a diminué pour atteindre 29 en 2011. Quant aux interpellations permissives grâce aux caméras de cette rue, il y en a eu 24 en 2010, et 15 en 2011. Monique, coiffeuse dans la rue, est aux premières loges : « Avant, les gens restaient à l'extérieur devant nos vitrines. Ils finissaient leurs échanges devant les magasins, c'était fluide. On leur a dit d'aller faire leurs affaires plus loin. Mais je ne pense pas que les caméras soient dissuasives. Un jour, un policier m'a dit qu'il n'avait jamais vu de personnes à l'extérieur de leur magasin ».

Voir et être vu

Pour Monsieur Mahdi, gérant du commerce « Le palmier de l'Inde » au n°89, ce n'est pas assez. « Je ne dirai pas que la police ne fait

rien. On a demandé des patrouilles qui restaient un moment, après 2 h. Or les policiers ne font que passer, ça ne sert à rien du tout. Mais ce n'est pas moi qui suis embêté. Le problème, c'est pour les clients. Ils sont intimidés, on leur propose de la drogue, les filles sont abruties. Les gens ont peur, ils ont peur de venir ». La peur. On y revient. Police nationale comme police municipale ont le même discours : « Il faut faire la différence entre la sécurité et le sentiment d'insécurité ». Paul Bouquet poursuit : « Le sentiment d'insécurité c'est important malgré tout, c'est la qualité de vie. Des SDF alcoolisés, un tapage nocturne ou de la mendicité, tout ceci participe au sentiment d'insécurité. Nous sommes des acteurs pour l'améliorer ».

Un mot d'ordre pour toutes les forces de police : la visibilité. En voiture, en vélo, en roller ou à pied, il faut être vu. Même les policiers en civil sont repérés. Les policiers municipaux et les « proximités » de la police nationale patrouillent. La nuit, c'est au tour des policiers de la « mission hibou ». Sans compter

les interventions ponctuelles de la Brigade de surveillance du terrain et de la Brigade anti-criminalité. La police municipale se targue de jouer une carte supplémentaire : la proximité. « Notre job, c'est que les problèmes n'arrivent pas. Si intervenir en amont du fait délictueux, de prévenir, de parler. Nous avons d'ailleurs un travail de proximité », reprend Nicolas Andreotti. D'ici quelques mois, les policiers recevront des gyroscopes pour se déplacer. Ces petits véhicules à deux roues peuvent filer jusqu'à 30 km/h. « Si dans une rue, une patrouille à pied passe trois fois, un gyroscope, pendant la même période de temps, elle fera quinze passages. C'est autant de visibilité gagnée ».

Aucune modification d'effectif n'est prévue après les transferts. Il ne devrait pas non plus y avoir de nouvelle carrière de surveillance. « On espère que la "réqualification" va pacifier le secteur. Quand vous avez des braves plus jeunes, plus naïfs, vous faites plus attention », Simon, Nicolas Andreotti avise.

SAINT-MICH, TOUJOURS À GAUCHE DU CANTON

RÉGIONALES 2010 CANTON 62.3%
BUREAU DE VOTE DES MENUTS 80.4%
ALAIN ROUSSET RÉÉLU AU SECOND TOUR

MUNICIPALES 2008 CANTON 49.9% POUR JUPPÉ
BDV MENUTS 55.7% POUR ROUSSET
ALAIN JUPPÉ ÉLU DÈS LE PREMIER TOUR

CANTONALES 2008 CANTON 51.8%
BDV MENUTS 78%
ÉLECTION D'UN CONSEILLER GÉNÉRAL DE GAUCHE, MATTHIEU ROUVÉ

PRÉSIDENTIELLE 2007 CANTON 60.9%
BDV MENUTS 78%
NICOLAS SARKOZY ÉLU AU SECOND TOUR FACE À SÉGOLENE ROYAL

RÉGIONALES 2004 CANTON 44%
BDV MENUTS 58.5%
ALAIN ROUSSET (ALLIANCE PS - VERTS - PRO) ÉLU AU SECOND TOUR

PRÉSIDENTIELLE 2002 CANTON 90.2%
BDV MENUTS 92.1%
JACQUES CHIRAC ÉLU AU SECOND TOUR FACE À JEAN-MARIE LE PEN

des cantonales, Fabien Robert, au poste de maire-adjoint de Bordeaux 5. Le canton dans lequel Saint-Michel a voté à 78% pour son adversaire, Matthieu Rouvère. « J'ai gagné grâce à Saint-Michel », reconnaît le conseiller général. « Je pense avoir réussi à mobiliser les habitants autour de ce qui les préoccupe et notamment en leur permettant de participer à la vie du quartier ».

Les actions menées par cette société choisie par la mairie pour réhabiliter les logements insalubres préoccupent les habitants. Plus connus sous sa casquette de conseiller municipal d'opposition, cette « petite boîte politique », selon Jean Pétreux, avoue néanmoins avoir bénéficié d'une notoriété supérieure à celle de son adversaire.

Aujourd'hui, il pointe la situation ambiguë de Saint-Michel : « Un quartier de gauche administré par un maire-adjoint de droite, c'est assez ubuesque ».

La multiplication des initiatives municipales révèle l'intensité du combat politique mené par la droite. Avec une attention particulière accordée au canton de Saint-Michel à l'heure de la réhabilitation. Conseils de quartiers en 1995 pour relancer la démocratie participative locale, maires-adjoints en 2008... Depuis un an, le canton de Saint-Michel sert aussi de laboratoire pour expérimenter des conseils de quartier deuxième génération. « J'ai été à l'origine de cette proposition. C'est pour aller

encore plus loin et améliorer la participation des citoyens à la décision politique que nous les avons créés. C'est une bonne formule qui nous a permis de nous adresser à Saint-Michel, reconnaît le conseiller général. « Je pense avoir réussi à mobiliser les habitants autour de ce qui les préoccupe et notamment en leur permettant de participer à la vie du quartier ».

Les actions menées par cette société choisie par la mairie pour réhabiliter les logements insalubres préoccupent les habitants. Plus connus sous sa casquette de conseiller municipal d'opposition, cette « petite boîte politique », selon Jean Pétreux, avoue néanmoins avoir bénéficié d'une notoriété supérieure à celle de son adversaire.

Aujourd'hui, il pointe la situation ambiguë de Saint-Michel : « Un quartier de gauche administré par un maire-adjoint de droite, c'est assez ubuesque ».

Se faire inhumer dans son pays d'origine est une demande encore exprimée par certains musulmans. Des entreprises se sont organisées en conséquence, des assurances aux pompes funèbres.

« R » ue Gaspard-Philippe, le rideau métallique est souvent baissé devant la société Maymana. Seul contact possible, un numéro de téléphone inscrit sur la devanture. À l'autre bout du fil, Nouredine Kouchi : « Je ne suis pas disponible aujourd'hui, je m'occupe d'un enterrement à Jomac (Charente-Marienne) ». À la tête des seules pompes funèbres musulmanes d'Aquitaine, il parcourt les quatre coins de la région pour proposer ses services aux familles endeuillées. Le rapatriement de corps représente 80% de l'activité de l'entreprise Maymana, surtout des immigrés de la première génération. « Tous les jours, par familles, on doit proposer ce service. Après, il y en a qui ne veulent pas, ça ne les intéresse pas », explique Armand Dubuc, responsable des Pompes funèbres régionales, qui assure des rapatriements depuis 1992.

Une seule constante, la lourdeur des démarches administratives. Comme le veut la procédure classique en France, le médecin doit d'abord constater le décès. Avec ce certificat, la mairie délivre un acte de décès et une autorisation de fermeture du cercueil. Pour effectuer un rapatriement, il faut en plus une autorisation préfectorale de transport de corps et un laissez-passer mortuaire délivré par le consulat du pays d'arrivée. Ces procédures peuvent prendre entre trois jours et une semaine suivant la complexité du cas et les exigences du pays de destination. « Généralement, c'est le vol qui retarde, ce n'est pas le volet administratif », affirme Fouad Saadati, imam à la mosquée de la rue Jules-Guesde.

Ces démarches sont accomplies par les pompes funèbres, ce qui permet

Par Romain Barucq & Adrien Larelle

aux familles de faire le travail de deuil. Selon le rite musulman, le corps doit être entièrement lavé, puis recevoir à trois reprises les ablutions traditionnelles (sur la bouche, le nez, le visage, les bras, les cheveux, les oreilles et les pieds) et être enveloppé dans un linceul blanc. Relais indispensable des familles, l'imam procède ensuite à la prière rituelle avant le départ du cercueil pour l'aéroport. Il sera ensuite scanné par les services de la douane et la Police aux frontières. « Le fils (Association internationale du transport aérien, AITA) recommande que le cercueil soit emballé dans une caisse ou couvert d'une toile. D'une part pour le protéger d'éventuels dommages d'autre part, afin qu'il ne soit pas ramassé par les passagers au moment de son chargement à bord », explique Bernardette Mbongo-Lescarret, chef du pôle action économique à la Direction régionale des douanes.

Une pratique qui tend à disparaître

« On peut orienter les familles vers certaines pompes funèbres surtout quand on voit qu'il n'y a pas forcément les moyens », poursuit Fouad Saadati. En effet, il faut compter entre 2 500 et 3 000 euros pour un rapatriement. Un coût qui reste difficile à calculer. « Il n'y a aucun dossier précis, ce n'est jamais le même cas, jamais le même pays, jamais les mêmes vols. Chaque compagnie aérienne a son tarif », tempère Armand Dubuc. Un an partagé par Nouredine Kouchi qui se souvient du cas particulier d'un Jordanien dont le rapatriement a coûté 2 300 euros rien qu'en transport aérien.

Pour faire face à de telles dépenses, les familles peuvent contracter une assurance spécifique. Mohamed Serbouti a installé son cabinet d'assurances au 82, cours Victor-Hugo. Il propose un produit comprenant les frais de mise en bière, le rapatriement du défunt jusqu'à son lieu d'inhumation, ainsi que le billet aller-retour pour un proche. « Il faut compter environ entre 2 200 et 2 280 euros par an de cotisation », précise-t-il. D'autres solutions s'offrent aux familles.

La Maison de l'Algérie (association d'Algériens du Sud-Ouest), rue des Ménuts, a également mis en place un système de solidarité. En partenariat avec la Société algérienne d'assurances et l'État algérien, elle offre à ses adhérents la possibilité d'être rapatriés moyennant la somme de 35 euros par an. Trois mille résidents du grand Sud-Ouest en bénéficient selon les responsables.

Autre possibilité, pour les familles les plus modestes, l'organisation d'une collecte au sein de la communauté. « On demande discrètement à quelques commerçants ou à des familles d'apporter leur aide mais en règle générale, la famille reste très solidaire », assure l'imam.

Une pratique qui tend à diminuer. Les jeunes qui sont nés en France ou n'ont plus d'attaches avec leur pays d'origine préfèrent se faire inhumer dans les cimetières musulmans des cimetières français. En 1998, les inhumations en France se comptaient sur les doigts d'une main. On compte désormais une trentaine de cas par an recensés par la mosquée de la rue Jules-Guesde.

QUAND LE CORPS RETOURNE AU BLED



RÉNOVATION: QUELLES CONSÉQUENCES SUR LES ÉCOLES ?

Logements, commerces... Les effets immédiats du projet de « requalification de l'espace Saint-Michel » se font déjà ressentir. Le secteur de l'éducation sera lui aussi affecté par cette profonde modification du quartier. Reste à savoir si les retombées seront positives ou négatives.

Le quartier est un **Q** de Zone urbaine sensible, le **Q** de Zone d'urbanisation prioritaire : je fais le cœur de ce quartier depuis 1990, déclare **M**arine Samin, première du lycée professionnel des Menuts. Si un lycéen professionnel attire les yeux surtout en fonction de ses formations et de ses lieux, l'image du quartier in flue aussi sur les inscriptions. Sur les 350 élèves scolaires dans cet établissement de la rue des Douves, seuls une vingtaine habite le quartier. Et c'est un peu largen ont accueilli des élèves suppléants entrées. Le lycée des Menuts profite au tant de la vie r urbaine du quartier : les élèves participent aux manifestations organisées par le centre d'animation Saint-Michel, non loin de là, rue Darcymont.

Le quartier finisse de plusieurs stages variés pour les jeunes, de l'association Emmaüs jusqu'au... pont de départ des Capucins ! Mais l'image populaire oriente souvent le regard des élèves et de leur parents vers d'autres écoles professionnelles. Le constat d'Olivier Cousin, sociologue à

Bar Louisa Wesschecker

L'Université de Bordeaux 2, est clair : « Plus les parents ont de difficultés, moins ils ont de droits, plus ils ont de responsabilités ». Et la mauvaise réputation d'un établissement scolaire pousse les parents à sortir du secteur, « car c'est d'une façon ou d'une autre le résultat de la qualité ou de la mauvaise qualité de la façon dont on se comporte ». Alors Martine Samartin espère beaucoup de cette requalification.

« Une réputation difficile à reconstruire »

De sabouche, ne sort d'ailleurs que le terme « maultrinaire ». La proviseure croit en « une meilleure image du quartier » après les travaux. Entraînant des « renouveau partiel » sur le lycée des Internats. Et cela devrait commencer par une meilleure visibilité de l'établissement : « Enfin a agencé une accorde signalétique. Les gens qui viennent de la part et du vers de l'Informa-

breuve par la justice ! Alex Chironnet, je suis sûr que ça te dérange... » La marie lui a promis que cela s'arrangerait en place une fois les transvauchés.

Pour Olivier Cousin, la réhabilitation de Saint-Médard va entraîner à coup sûr « un renforcement des duras mayennais ». Mais il est moins optimiste que la professeure. Elle vitage des habitants risque de changer rapidement l'impact sera beaucoup plus lent sur les écoles. « Une réputation est difficile à restaurer », explique le chercheur. *« Enragé ZEP »* ou *« anti-durisme »*, les profs ont sans doute

Et il pourrait même ne jamais voir lieu. *« Les choses ne sont pas forcément, prédis-til. On change tout au long de sa vie. »* Les directeurs adjoints ont aussi des idées sur la répartition d'un site : *« Ils savent très bien que les choristes du directeur les fâchent beaucoup. Enfin, le choix de prime le quartier compte une maternelle, une école élémentaire et un lycée privé, (NDR) pour justement valider le projet sur un peu plus loin, à l'école maternelle. Non, mais, les autres sont différentes. »* *« Depuis le matin du 14 octobre 2012, le directeur s'élève au point de vue 2025. Et c'est comme ça au long... »* Les directeurs adjoints ont aussi des idées sur la répartition d'un site : *« Ils savent très bien que les choristes du directeur les fâchent beaucoup. Enfin, le choix de prime le quartier compte une maternelle, une école élémentaire et un lycée privé, (NDR) pour justement valider le projet sur un peu plus loin, à l'école maternelle. Non, mais, les autres sont différentes. »*

nie Serrès. Dès qu'une famille s'agrandit, elle quitte le quartier pour la périphérie bordelaise. Ici Saint-Michel, les familles de plus d'un enfant ne trouvent pas d'appartement et se voient contraintes de déménager. D'après un beau milieu de l'année scolaire, Fabienne Robert, adjointe au maire du quartier fait le même constat : « Saint-Michel est un quartier qui manque de familles à young life. Entre les écoles publiques et privées, l'offre est même trop importante ».

Rémi le projet de requalification de « l'espace Saint-Michel » prévoit une augmentation du nombre de T3 et T4 pour offrir plus de place aux familles. Prudence pourtant, car selon Fabienne Serrès « de nombreux événements ont été organisés avec des T4 pour améliorer les conditions de vie ».

La mixité sociale comme moteur

En termes de réputation, la donne est tout autre à l'école maternelle Noviciat. Le groupe scolaire (avec l'école élémentaire André Malraux) n'est étonnamment pas placé en ZEP « carrosse

«*Le déclinisme se offre une future marque avec honneur à envisager*». Pourtant l'écrasante majorité des familles des petits élèves est «*en situation sociale difficile*». Elles sont parfois domiciliées au Centre d'accueil, d'information et d'orientation (CAIO) de la rue Mondot ou dans les hôtels d'urgence situés à proximité. Mais Annie Serres positivise les choses et conclue à une réelle «*mixité sociale*» qui attirerait même les inscriptions. «*Zeynephan, Georgia, Aïdja, Sidi-Loula : la diversité des élèves est une richesse et on travaille à l'enrichir de la culture de ses aînés*».

La directrice considère même cette «*richesse*» comme un «*master*» d'éducation. Même si elle conçoit qu'une gentrification du quartier «*ne nous rassurera pas sur nous et elle attend une véritable mise au point*». Aujourd'hui, les chiffres livrent un message amer. Selon le Système d'information géographique (SIG) du ministère de la ville, en 2008, 14 % des élèves de la ZUS Saint-Michel sont en retard d'un mois ou de deux en classe. C'est 12 % de plus que pour l'agglomération de Bordeaux. ■

Ando Cellulose Manufacturing

MARIAGE ORIENTAL, LE JUSTE PRIX

Des robes dorées, rouges, turquoise. Des bijoux qui scintillent. Une odeur de miel. Les mariages orientaux rappellent les contes des Mille et une nuits. À Saint-Michel, les futurs mariés viennent de toute la région pour accomplir leur rêve. Mais au fait, combien ça leur coûte ?

*Je préfère des nœuds blancs
aux des chemises d'adultes gris.*

« **S**ait-on encore de quoi sont fait futur époux, Neomardine Lui, préfèrent du rouge. Pour leur mariage, les deux amoureux ont fait appel à Asia, « *négafa* » installée sur le cours Victor-Hugo. Dans les mariages orientaux, la « *négafa* » est une femme qui se charge de l'organisation de la cérémonie et entourer les mariés le jour J. Pour s'assurer les services d'une *négafa*, il faut déboursier au moins 1 000 euros. Pour les dix, tout compris, se marier est un véritable investissement, même si les parents aident au financement. Un mariage oriental peut vite coûter 10 000 euros.

Par Aurélie Dupuy & Nastassia Soloviovas

tion à faire broder en mousseline de soie n'est pas le même prix : de 15 à 200 euros de tissu pour créer une robe, une somme à laquelle il faut ajouter 100 euros de couturiers. Les futures mariées n'achètent pas toutes leurs robes. *« On coupe la mariée d'abord et se faire faire des robes moins au mesure et les les autres »,* précise Nadia. La robe blanche, plus longue, est la plus importante. Pour celle-ci, la mariée n'hésite pas à déboursier jusqu'à 500 euros. L'habitaine prête donc à très petits, comme le jacobin traditionnel (pantalons et unique brodé). Il faut compter de 90 euros sur internet pour un modèle standard, à 1 000 euros pour un vêtement sur-mesure brodé de fil d'or.

foudre (compter environ 30 euros par invité. Pour un mariage de deux cents personnes, cela revient à 6 000 euros. Au menu : salade de crudités (betteraves, carottes, concombres, purée agrémentée de crevettes), médaillon (mouquet cuit à la broche), truite et pastilla (sortie à la feuille de brick), corbeille de fruits

Pâtisseries : 200 €

Flours libanaises, cornes de gazelles et bouillon s'apprêtent ainsi à la fin du repas. Les invités dégustent ces pâtisseries traditionnelles avec du thé à la menthe. Selon Sami Fatouh, employé à la *finca* de Tannou Siméon des Hautes, la grande période des commémorations se situe de mai à août : « *Le 10 mai est le 10^e », précise le commerçant. La plupart du temps, les mariés commandent 8 à 9 kilos de pâtisseries, soit un total de 100 euros. La dernière commande de Sami s'élevait même à 320 euros.*

**Addition : 10 000 €
...ou plus**

Les futurs mariés viennent de loin pour trouver leur bonheur à Saint-Michel. *« Espérons, assurait Le Fochelle, que certains d'ici se qu'il n'y en aura pas ailleurs »*, s'exclame Nadia. Et ils n'hésitent pas à ouvrir leur porte-monnaie. Si l'on ajoute la location de matériel, le coffrage ou encore le 12^e, l'addition atteint les 10 000 euros. Pourtant, se marier à Bécassaux n'est pas ce qu'il y a de plus cher. Hakkim, informaticien, s'est marié en août 2006 : « Pour mon mariage à Carthage, dans un restaurant, j'ai dépensé 17 000 euros ». Mais, la nœgaïa vient, « je le dis presque de mariage lointain, alors qu'il n'y a rien de si coûteux. Carthage ».

Caftans et
jabadors : 2 000 €

Le grand jeu, « la course pour partir jusqu'à sept heures. Elle doit être une vraie fête », indique Nadia de la boutique Top Star (en photo ci-dessous), contre Victor Hugo. Ici, les clients viennent pour du shopping. Dantella réalise

Traiteur : 6 000 €

Une fois le prince et la princesse installés, il faut s'occuper de l'estomac des invités. Un mariage peut réunir de 100 à 400 personnes. Si les mariés décident de passer par un traiteur comme celui cité ci-dessus, c'est 120 000 francs.



L'ARMÉE DES OMBRES

Saint-Michel a une histoire commune avec l'Espagne. Celle de ces Républicains exilés loin d'un pays qu'ils ont du fuir à cause de la menace fasciste. Récit de résistants.

La Résistance bordelaise doit beaucoup à ces hommes. Ces combattants qui ont traversé les Pyrénées après la guerre civile (1936-1939). Une grande partie attirée à Bordeaux dans le quartier populaire de Saint-Michel. « *Résistant* » (*fr. Espagnols rouges* »), tel comme aussi les *Allemands* *républicains*. *Pas de Bordé* *que la Base nous-mêmes* *notre* *parole* *la Secours* *Guerre* *internés* *par des* *internés* *espagnols*.

Par Maxime Le Roux & Julien Vallet

raconte Angel Villar, l'un des deux derniers résistants espagnols encore en vie à Bordeaux (en photo avec sa femme Julia). On travaillait au sous-marin avec la *Brigade française*. On a

La France en mal de travailleurs fait venir massivement des Espagnols. Ces travailleurs échouent sur le marché des Capucins et s'en vont les mains dans les poches du bâtiment.

Un exode massif

Mais ce n'est qu'à partir de la guerre civile et dans les années qui suivront, jusqu'à la mort de Franco, que les Espagnols s'installent peu à peu à Saint-Michel. Angel Villar, agent de liaison pendant la Résistance, a vécu l'essentiel de la guerre dans une chambre qu'il partageait, dans un petit hôtel rue Hugo, à l'angle du cours Victor Hugo. « *L'histoire dans*

de nombreux qui sont morts, comme les onze
d'autres dans cette rue, par des formes d'exten-
sion de la violence à des dépensés ».

De nombreux chefs de la Résistance
espagnole ont été issus de la « Reti-
rada » : l'exode massif de l'armée
républicaine après sa défaite en
1939. Une colonie espagnole est
déjà bien implantée à Saint-Michel.
C'est donc dans ce quartier que
les nouveaux arrivants, comme
Carlos Enrique Guano, l'un des artisans
de la Résistance espagnole, se réfugient.
Carlos habitait alors rue Andromède
avant d'être envoyé à Auschwitz. Il
sera un des rares à s'échapper en se
dissimulant parmi les cadavres des-
tinés au four crématoire avec l'aide
d'un prêtre, Arnaud Estop, autre chef

de la Résistance, lui, initiait) rue Garibaldi-Philippe, l'artère qui relie les deux marchés des Capucins et de Saint-Michel. « Il était condamné, l'un de la première vague d'immigration, celle de 1916-17, Argel arrivait des résistants et des républicains de républicains pendant la guerre, des amis d'un ou de sa famille, se souvient Edouarde Bernard, président de l'Association des retraités espagnols de la Gironde. C'est au cours de cette époque que la communauté algérienne a pu se développer grâce aux attaches familiales ».

Une mémoire oubliée

Épisode méconnu de l'histoire de cette période : la libération de Bordeaux doit beaucoup au sacrifice d'un jeune artificier du nom de Pablo Sanchez, engagé parmi les résistants espagnols. Les Allemands, dans leur

retrains, avaient déjà fait souler des milliers d'hommes dans la plupart des ports de la région. Le Port-de-Sainte-Étienne était miné. Place Bo-Hakim, un canon allemand le tient en joue. Les résistants espagnols font diversion. Pablo a le temps de couper les fils de la bombe. Les Allemands appuient sur le déclencheur. Rien ne se passe. Le port est sauvé. Pablo laisse échapper sa joie (« Il sort de sa cachette, lève les bras, crie : « *Viva!* » »). Un tirleur américain l'aperçoit et l'abat. À l'entrecroisement, une foule nombreuse vient à aduler le jeune héros. Une plaque, au 34, qu'un Richelieu, impide d'être démolie, est érigée.

La communauté espagnole ne cesse manifestement d'investir le quartier Saint-Michel qu'après la Seconde Guerre mondiale. « La bourgeoisie espagnole a alors délaissé ses appartements centraux, confort, gaz, électricité, mais a cherché, mobilité, salut pour les économies, surtout explique Eduardo Bernard. Dans les années 60, les Espagnols commencent à délaisser le quartier pour la périphérie, où l'on construisait des H.L.M. dans les années 60 », José-Angel Sanchez Echegarria, membre de l'Union des retraités espagnols, se souvient. « C'est la classe

Victor Trigo, il va se dresser et prendra le bras à *"Luz Dos Hermanos"* se trouvait un autre résistant tout près son cousin Jorge, responsable local du PSOE. Parti socialiste ouvrier espagnol, alors en exil. D'abord basé dans quatre comités dans le G.G.G. aux chefs espagnols ne dit : *"Le Fuchus"* dans les années du mandat des Capriles, est ainsi le nom de son premier journaliste ».

À 80 ans, Eduardo Bernard regrette l'oubli dans lequel sont tombés les partisans espagnols. Le Sud-Ouest, il aime le regard, est déterminé du jour où il était punition pour l'acte des Alliés. Tout comme Paris, libéré par la 9^e division du Général Leclerc, composée en grande partie d'Espagnols. Ne l'oublions pas : l'histoire doit beaucoup à la présence dans les rangs de la Résistance, d'une quinzaine de nationalités, dont un grand nombre d'Espagnols. ■

Robe portée pendant la cérémonie du henné



ON LES A RETROUVÉS !

Alain
Dandré,
77 ans.



Alain habite tout près de la place, rue Daubec. L'enseignant à la retraite s'est installé ici après plusieurs années au Maroc. Ce qu'il aime à Saint Michel, c'est le côté village, où tout le monde s'appelle par son prénom.

**Teresa
Gomez
Garcia,
59 ans**



Teresa est Espagnole et ne connaît que quelques mots de français. Arrivée il y a trois ans à Bordeaux, elle vit aujourd'hui à Pessac. Tapissière de métier, elle vient une fois par semaine à Saint-Michel avec son amie Ana. Elles aiment beaucoup chiner sur le marché. Elle ne sait rien de la rénovation et ne souhaite qu'une chose : le retour du marché sur la place.

Par Agathe Guilhem & Marc Bouchage

Tout le monde l'a vue, beaucoup l'ont commentée, quelques-uns l'ont même taguée. Entre la flèche et la basilique, dans la rue des Faures ou sur les barrières qui enserrant les travaux, une affiche de la mairie fait débat. Une photo qui regroupe huit « Saint-Michel », un petit texte sur la rénovation, et un slogan : « Saint-Michel, la vie a sa place ». Saint-Mich'Le Mag a retrouvé ceux qui ont posé pour le cliché.



Ana Bejarano, 38 ans.

Anna, et non « Anna », connaît Saint-Michel grâce à son amie Teresa avec qui elle prend des cours de français. La Colombienne a suivi son mari à Pessac il y a deux ans et demi. Ces photos, elle les croyait destinées à *Sud-Ouest*. Personne ne lui a expliqué à quoi seraient les travaux.



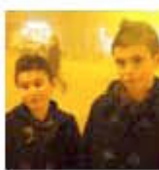
Jean-Claude Berteau,
61 ans

L'ami fidèle d'Alain depuis quinze ans n'est pas du tout sur nommé Nono, mais Chouchou. En attendant la retraite, l'ancien plaquiste surveille d'un oeil expert et amusé les travaux en cours. Il fréquente Saint-Michel depuis 1965, époque où, comme il dit, « *quand on sort d'école on va à Saint-Michel* ».



**Rabbah Maouche,
36 ans.**

Tout le monde connaît Robbott à Saint-Michel. De son restaurant, le Marhaba, il observe la place, étrée au Saint-Michel de son enfance. Il trouve le quartier plus triste et individualiste aujourd'hui. Il se démène pour faire bouger son quartier, organise des fêtes sur la place, veut qu'on imagine change.



**Teddy et Kenny
Lopez, 9 et 12 ans.**

Les deux frères habitent à Bègles, mais passent beaucoup de temps à jouer sur la place. Leur grand frère habite le même immeuble qu'Alain. Pour eux, la place va devenir un jardin public avec des toboggans pour les enfants.



Aldiambor Mbaye,
53 ans.

Ali est bricandeur depuis quatre ans. Il est originaire du Sénégal où il retourne vivre 3 mois chaque année. Saint-Michel est son lieu de travail. Lui, habite à M. d'Arctik. Il a posé sur la photo sans vraiment comprendre l'enjeu du cliché. Philosophe, il se laisse porter par les événements. « C'est très étrange, ça ne se fait pas », dit-il. *Il dit ça, mais il ne croit pas.*

L'ÉTRANGE CARNET DE MISS GREEN

Entre les recueils de Verlaine et des bouquins d'auteurs surréalistes, Christophe Lastécouères extrait de sa bibliothèque un carnet de notes. Un cadeau d'anniversaire qu'il avait fait le 18 décembre 2009 à sa petite copine. En ouvrant le Moleskine, une écriture calligraphiée apparaît comme une formule magique : « Saint-Michel fini ».

Tanya Green est écossaise. Elle vivait dans les Highlands, à Nairn, à une trentaine de kilomètres au sud du Loch Ness. Elle était « support people », l'équivalent d'une assistante éducative auprès des personnes ayant des troubles mentaux. À 37 ans, elle décide de prendre une année sabbatique, avec l'idée d'aller faire de l'humanitaire en Inde. Elle voyage dans un premier temps en Europe. En septembre 2008, elle rencontre Christophe Lastécouères dans un bus qui relie Bordeaux à Berlin. Vingt-quatre heures passées côte à côte... Elle s'installe chez lui une semaine plus tard, au 28, rue des Allumandiers. Avec une vue sur la place Saint-Julien.

Elle se sent immédiatement à l'aise à Saint-Julien : « Ici, on lui pardonne ses fautes de français. En décembre 2009, ils découvrent un article dans *Sud Ouest* : « Les habitants s'attentent à la mise de leur quartier ». Il est question du projet de rénovation et du budget de 11 millions d'euros. Ils passeront leurs nuits à parler gentrification et spéculation immobilière. C'est dans ce contexte qu'elle se saisit du carnet. « *Quavez-vous inspiré leur changement à venir à Saint-Julien?* » Quelques traductions en

Par Julien Gonzalez

griffonnées en première page, elle part à la rencontre des habitants de Saint-Michel. Elle recueille leurs témoignages : « *Il finit que nos ruzars, St Michel par ce que nos deusent tres nol et il finit qu'il remette la rinde a un blanc u (ric).* Certains défendent la fierté d'être de Saint-Michel : « *Aux armes, nous faisons l'honneur de cette gloire, la voie de ce quartier et la culture de cette ville. Me n'est ampuable par ce quartier et cette richesse de la mine à l'heure des élections sur l'attente nous la, nous fait de nos différences u (ric).* »

Faire causer
les gens

Ce car met devient le moyen d'aller vers des gens qu'elle observait en spectatrice. Parfois on la traite de folle, parfois elle confie le car met à quelqu'un qui lui rend quelques jours plus tard. Elle espère juste faire parler les gens entre eux : « *Dit-moi, ça comment ça va? Economie Béryne avec son carnet sur Saint-Michel?* » Lors d'une réunion de concertation, elle a demandé à Fabien Robert d'y écrire un mot, ce qu'il a refusé poliment en lui demandant de prendre rendez-vous... en vain. Toujours, elle vaillait à ce que ce carnet

ne soit pas instrumentalisé mais reste
au moins des habitants : *« Comment leur
une place ? Une réhabilitation des centres
des centres, des centres de nouvelles, une*

le refermer, Christophe lit à voix haute le dernier témoignage. Le regret d'un Saint-Mich' qui disparaît. C'était le 17 octobre 2010 : *« le me souviens de ce*

brûle que je vois de chez moi. Fleurs, oranges
profites, lorsque le soleil se couche à l'Ouest je me
souviens de bruler ces amandiers, ces brulés. De cette
flûte, brulés de foudre le ciel « (sic) » ■

